

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE

Naturaliste Canadien

Vol. XIX Cap Rouge, Q., Novembre 1889 No. 5.

Rédacteur : M. l'Abbé PROVANCHER.

AVIS.

—

Nos abonnés qui ont reçu des comptes d'arrérages dans le dernier numéro, sont priés de faire droit sans différer. Après des appels réitérés et toujours sans effet, ils ne devront pas se plaindre si nous recourons à des moyens de rigueur.

FORMEZ UN MUSÉE.

—

Tout collège, toute institution d'éducation devrait avoir son musée. N'auriez-vous que douze spécimens à ranger en étalage, ce serait encore douze fois plus que celui qui n'a rien du tout.

Nous concevons à peine qu'il y ait des institutions de 10 à 30 ans d'existence, qui ne puissent encore rien exhiber sous

ce rapport. Il suffit pourtant qu'un seul homme dans votre maison veuille la chose pour qu'elle se réalise.

On est assez porté à faire amas de choses curieuses et rares, témoins ces porcelaines que l'on voit presque partout étalées sur les corniches. On se plait à piquer la curiosité des visiteurs par ces formes insolites que l'on offre à leurs regards, et dans lesquelles souvent l'art est aussi sérieusement outragé que le bon goût de l'acheteur est accusé.

Et que disent d'ordinaire ces originalités, et souvent ces monstruosité ? Que répondrez-vous aux enfants intelligents qui vous demanderont l'explication de ces pièces ?

Vous ne pourrez que dire que c'est l'ouvrier, le confectonneur de ces bibelots qui s'est avisé de se laisser aller à de telles exagérations, prêtant un nez d'homme à un enfant, mettant un vaste globe à la place du ventre de ce personnage, faisant disparaître complètement celui de cet autre pour le fendre jusqu'aux épaules, etc., etc.

Mais si à la place de ces brimborions vous aviez des spécimens d'histoire naturelle, ce serait une toute autre affaire, chaque pièce pourrait vous fournir un sujet d'instruction pour ceux qui vous interrogeraient. Et c'est surtout pour les enfants qu'on applique à l'étude, que ces renseignements seraient utiles. Ils apprendraient à admirer la sagesse de la Providence dans la variété infinie de formes qu'elle a départie aux êtres animés ; les quelques explications que vous leur donneriez suffiraient pour reculer quelque peu les bornes de leur horizon, leur permettre de voir au delà, et leur apprendre à généraliser leurs idées, à faire des synthèses des animaux qu'ils connaîtraient.

Nous disons qu'il suffit de le vouloir pour commencer un musée. Montrons comme la chose est facile.

Et tout d'abord laissons de côté les insectes, les plantes, les oiseaux etc., parce que pour ces spécimens il faut un certain matériel, et ce matériel, tout peu dispendieux qu'il soit,

pincettes, épingles, liège etc., fait le plus souvent défaut. Nous voulons commencer par les mollusques, ou les coquilles qui sont leurs enveloppes, parce que celles-ci n'exigent aucune préparation, ne demandent aucun soin pour leur conservation, et offrent, le plus souvent, des spécimens aussi curieux dans leurs formes que remarquables par leur coloration.

Vous êtes, nous supposons, à Rimouski ; allons ensemble sur la grève à mer basse chercher des spécimens.

—Quelle est cette coquille noire, conique, que je vois là ?

—C'est une moule, il y en a partout.

—Fort bien, prenons-la.

—Mais ce n'est rien de rare, il y en a partout.

—Vous vous trompez ; il y en a partout ici, mais il n'y en a pas à Québec, à Montréal, et partout où il n'y a que de l'eau douce. Donc un spécimen.

—Quelle est cette autre blanche, aussi à deux valves que je vois là ? elle est morte, mais les valves se tiennent encore.

—C'est une *clam*, celle-là non plus n'est pas rare.

—Prenons toujours. Mais cette autre, blanche aussi en forme de colimaçon ?

—C'est un *bourgaud*, on les mange au printemps.

—Prenons encore. Mais nous en écrasons sous nos pieds en marchant sur les pierres ?

—Ce sont des petits colimaçons gros comme des pois, les pierres en sont souvent toutes couvertes.

—Prenons toujours. Prenons encore ce gros colimaçon en boule que voici, cet autre plus petit, noirâtre, décollons encore cette petite plaque que je vois attachée à une pierre.

—Celle-ci est un *petit-plat*, on les mange aussi en les faisant cuire.

Comptons maintenant nos spécimens, 7 ; c'est une belle chasse, retournons à la maison étaler nos richesses. Vous les

lavez pour les débarrasser du sable ou de la boue qu'elles pouvaient retenir, et les installez en ligne ; elles présentent déjà une apparence quelque peu attrayante.

Ne connaissant pas les noms scientifiques de vos prises, vous les adressez à un conchyliologiste qui vous les renvoie avec leurs noms, comme suit :

No. 1, la moule, c'est le *Mytilus edulis*, Linné.

No. 2, la clam, c'est la *Mya arenaria*, Linné, qui vit enfoncée dans le sable.

No. 3, le bourgaud, c'est le *Buccinum undatum*, Müller.

No. 4, en forme de pois sur les pierres, c'est la *Littorina obtusata*, Linné.

No. 5, le gros blanc, en boule, c'est le *Natica heros*, Say.

No. 6, le petit noirâtre, c'est la *Littorina littoralis*, Gould.

No. 7, le petit-plat, c'est l'*Acmaea testudinalis*, Forbes.

Vous mangez des huîtres à Rimouski ? Eh ! bien vous en choisirez quelques unes de bonne forme en réunissant leurs valves, ce sera *Ostrea virginica*, Lister.

Vous vous trouvez donc déjà avec 8 spécimens. Mais ces 8 spécimens peuvent vous en rapporter 20 ou 25 autres par des échanges, car nous supposons bien que vous ne vous êtes pas contenté de prendre un individu de chaque espèce, mais bien 8 ou 10 pour faire un choix des meilleurs qui vous serviront aux échanges.

Adressez-vous maintenant à une institution qui n'ait pas ces espèces à sa disposition, Sherbrooke par exemple. De ces 8 espèces aucune ne se rencontre à Sherbrooke, car ce sont toutes des espèces marines. Vous pourrez recevoir en échange des espèces terrestres ou d'eau douce, par exemple : *Helix albolabris*, *Helix alternata*, *Helix rufescens*, *Unio complanatus*, *Anodonta fluviatilis*, *Physa Lordi*, etc. C'est ainsi que les doubles servent de monnaie pour faire de nouvelles acquisitions. Il ne s'agit que de commencer.

Un point important, c'est d'enregistrer dès le début vos captures et vos acquisitions, en notant les familles qu'elles représentent.

Le chiffre d'ordre dans votre livre vous indique le montant de vos richesses, et la dénomination des familles vous fait prendre vos spécimens comme types pour apprendre à distinguer ces familles les unes des autres. Ainsi dans les 8 espèces citées plus haut, vous avez des représentants de 6 familles différentes, 3 de bivalves et 3 d'univalves. Pour les premiers vous avez : les Mytilides, *Mytilus*, les Myacides, *Mya*, et les Ostréides, *Ostrea* ; et pour les univalves vous avez les Naticides, *Natica*, les Littorinides, *Littorina*, et les Patellides, *Acmaea*.

Ces dénominations de familles vous donnent une idée des formes générales qui dominent dans chacune, et vous engagent à faire connaissance avec d'autres que vous n'avez pas.

Ajoutons que la seule inspection de vos spécimens vous rappelle le lieu où vous les avez pris, l'attitude que vous leur avez observée, si pris vivants, ou la manière dont vous en avez fait l'acquisition.

UNE EXCURSION AUX CLIMATS TROPICAUX.

VOYAGE AUX ILES-DU-VENT

TROISIEME PARTIE.

(Continué de la page 96).

J'avais d'abord le dessein de traverser la colline, pensant que je pourrais trouver quelque sentier qui me ramènerait à une autre rue de la ville. Et pour être plus sûr de ne pas m'égarer dans la direction que je poursuivais, je me décide à aller deman-

der des informations à une maison que je voyais sous les arbres. La maison était certainement occupée, car il y avait un chien à la porte, et celle-ci tout ouverte me permit de voir certains ustensiles à l'intérieur ; mais personne ne répondit à mon appel.

Il y avait bien un sentier se dirigeant de l'autre côté de la colline, mais ne pouvant savoir où il m'aurait conduit, je me décide à couper à travers taillis pour rejoindre le grand chemin que j'avais suivi en allant. Je me trouve bientôt dans une petite prairie où je vois un homme armé d'un fusil et tenant de l'autre main la corde d'une vache qu'on faisait paître là. Je l'aborde et lui demande si j'allais bientôt rejoindre la grande route. Tout près, me dit-il fort poliment, à quelques pas seulement. En effet, je retombe bientôt dans la route que je reconnais.

Comme j'avais mon filet à la main, le promenant sur les herbes du chemin, voilà que les gamins intrigués par une telle chasse, se mettent à me suivre. Je prends devant eux un papillon, les voilà tous aussitôt éclatés de rire et se pressant autour de moi, les uns voulant avoir ce papillon, et les autres me priant de leur prêter le filet pour en user à leur tour. Inutile d'ajouter que tenant à conserver mon instrument intact, leur requête fut impitoyablement rejetée. Ces enfants noirs étaient tous gras et avaient véritablement bonne mine, bien que leur costume ne fût pas tout à fait complet. J'admirais surtout l'air de confiance avec lequel ils m'abordaient, et l'absence de cette timidité craintive qu'on rencontre souvent dans les enfants.

A quelques pas plus loin, je pus être témoin d'une particularité des bouvreuils que j'avais vu constatée plusieurs fois dans des récits, mais que je n'avais encore jamais observée moi-même. C'est que ces oiseaux se posent sur le dos des vaches pour faire là la chasse aux mouches qui viennent poursuivre les paisibles bêtes. L'un de ces oiseaux était posé sur le dos d'une vache qu'on tenait à l'attache, et voltigeait à tout instant pour gober

les mouches attaquant l'animal, il revenait après chaque capture, reprendre son poste d'observation.

Comme je passais devant l'orphelinat du Père Forestier, fatigué, épuisé, j'y rentre un instant pour m'y reposer. Mais voici que le Père m'avait préparé une surprise en engageant ses enfants à me prendre des insectes. Les voici qui rentrent, chacun avec quelque pièce dans les doigts, des polistes, des araignées, des taupins, etc. En voici un qui arrive tout triomphant : c'est moi qui ai le plus beau, dit-il—Qu'est-ce ?—C'est un *Cheval-bon-Dieu*, et il me présente tout vivant une superbe Phasme, de trois pouces et demi de longueur. Les Phasmides sont des Orthoptères à corps grêle et allongé, presque linéaire, à ailes courtes, lorsqu'elles ne manquent pas tout-à-fait. Celle qu'on m'apporta, qu'on appelle ici *Cheval-bon-Dieu*, avait la tête transversale dans la forme de celle des mantes, les antennes sétacées, très courtes, les élytres et les ailes opaques. Ces dernières à couleurs vives des plus agréables, les bords étant largement teints de brun violacé, et le milieu d'un beau jaune citron avec une tache brune au milieu de ce jaune en forme de coin dont la base touchait au bord antérieur. Toutes ces couleurs se nuançaient diversement suivant les rayons de lumière auxquels on les exposait. C'était certainement une pièce rare et superbe. Je n'ai encore pu au moyen de mes auteurs en déterminer ni le genre ni l'espèce.

On donne généralement aux Phasmides le nom de *Spectre*, mais si toutes les espèces étaient aussi remarquables et aussi parées que celle qu'on me présenta, on reconnaîtrait aussitôt que la qualification serait totalement imméritée.

Les enfants apportaient toutes ces bestioles dans leurs doigts, sans redouter leurs piqures.

En voici un qui me présente deux araignées de bonne taille et d'une richesse de coloration comme je n'en avais encore jamais vu. Le céphalothorax et la partie antérieure de l'abdomen sont couverts d'un duvet soyeux à reflets argentés les fai-

sant paraître comme une belle argentine à la colle, solide et brillante. L'abdomen qui est peu convexe est tronqué à l'extrémité et porte sur chaque côté une projection arrondie qui lui donne une apparence toute particulière. Ne pouvant en trouver la description nulle part, je lui ai donné le nom de *Epeira argentata*, car elle appartient au genre Epéire.

Après m'être reposé et rafraîchi, je me retirai en donnant quelques pièces aux chasseurs les plus zélés, ce qui ne manqua pas de les enthousiasmer encore davantage. J'allais sortir du jardin lorsque je remarquai un fossé et une citerne avec eau. Le fossé était presque partout tapissé de cresson. — Mais il doit y avoir là quelques petites coquilles, dis-je aux enfants ? — Oh ! non, il n'y en pas. — Vous ne savez pas les voir, leur dis-je, et écartant les herbes de ma canne, je leur en montre une toute vivante. Aussitôt les voilà tous dans le fossé et m'en font une cueillette d'environ 40 spécimens de deux espèces différentes. Jugez de ma satisfaction. Je reconnus que l'une était l'*Ampullaria urceus*, Müller, et l'autre *Ampullaria (Marisa) cornu-arietis*, Linné.

Comme pour opérer mon retour la course était encore assez longue, je me rends au premier trainway, et m'installe sur un banc, pour me reposer en me rafraîchissant.

Jeudi, 26 avril. — Le temps est lourd et à la pluie, ce matin. Cependant je monte en voiture avec M. Huart et le Père Siméon, pour Cocorite, environ trois milles de distance, pour visiter la léproserie qui se trouve là. Les patients sont au nombre de plus de 500, hommes et femmes. L'établissement est magnifiquement situé au nord du chemin, en retraite sur la grande route, en étant séparé par un pré portant de grands arbres offrant une ombre considérable. Cet établissement, tenu par des religieuses dominicaines, se compose de trois corps de logis principaux, celui d'avant destiné aux hommes, celui du milieu aux religieuses, et celui des femmes en arrière, attenant presque au pied de la chaîne de montagnes qui longe l'île.

Le chapelain, le Rév. Père Etienne, est un savant linguiste, occupé principalement de l'étude de l'hébreu, du chaldéen de l'hindoustani etc.

J'ai bien vu des lépreux en Orient, mais je n'avais jamais vu de monstruosité telles que celles qui se trouvent ici. Les uns ont perdu tous les doigts des mains et des pieds, les autres les oreilles, le nez, le menton ; d'autres ont des éruptions telles qu'ils conservent à peine la forme d'une face humaine. Et c'est depuis des enfants de 3 ans, jusqu'à des vieillards de 60 qu'on en voit d'ainsi affligés. Cependant ils paraissent tous gais et bien résignés à leur triste sort, et à part ceux qui touchent à la dernière période, ils ne paraissent pas souffrir sérieusement. Remarquez que parmi tous ces malheureux, il n'y a pas une seule face blanche, ce sont tous des nègres, des coolis, des mulâtres ou des chinois.

M, l'abbé Babineau, chapelain du lazaret de Tracadie dans la Nouvelle-Ecosse, qui a fait le pèlerinage de Terre-Sainte avec moi, a cru pouvoir constater, par tous les lépreux qu'il a examinés au Caire, à Jaffa, à Jérusalem etc., que c'était absolument la même lèpre que celle de la Province Maritime, du moins les symptômes ne paraissaient pas différer d'une manière sensible. Mais je pense que c'est une autre branche de la redoutable maladie qui sévit aux Antilles, car à Tracadie la lèpre ne se déclare qu'à 12 ou 15 ans, et les patients dépassent rarement la cinquantaine, tandis qu'ici il y a des enfants qui viennent au monde avec la lèpre, et on peut voir plusieurs patients actuellement au dessus de 60 ans.

Comme nous sommes ici tout près de la mer, je n'ai pas voulu manquer l'occasion d'y faire une courte excursion pour faire une chasse aux mollusques qui pourraient se trouver sur les bords.

Un petit quai qui sert au chargement du sucre des usines, m'en offrit tout d'abord un certain nombre, c'étaient toutes des coquilles vides, mais en bon état de conservation. Trouvant

tout près un fragment de calabasse, je l'emplis de Tritons, de Mélongènes, de Littorines etc.

La grève est aussi vaseuse ici comme à Port-d'Espagne' mais à un moindre degré, et je revins avec la conviction qu'en traversant le banc de vase, on pourrait au delà faire peut-être une bonne récolte de mollusques vivants. C'est partie remise, me dis-je à moi-même.

Vers les 3h., nous reprenons la voiture pour notre retour, enchantés de notre excursion, et vivement frappés de toutes les misères humaines que nous avons vues étalées là.

Comme tout le parcours de la route est en grande partie bordé de cases de coolis, je ne puis me rassasier de suivre leurs allures et d'admirer leur costume. Presque tous les enfants sont nus, à l'exception toutefois des petites filles. Nous les voyons jouer à la balle sur la route même. J'en remarque un qui porte aux reins une superbe feuille de vigne en argent. Nous rencontrons quelques femmes avec une belle plaque d'or accrochée au cartilage du nez qui sépare les deux narines, et terminée par une frange aussi d'or des plus élégantes.

Nous faisons aussi la rencontre de l'un de leurs prêtres. Il porte absolument le même costume que les autres, à l'exception toutefois que sa couche lui descend un peu plus bas vers les genoux, et que ses habits sont plus nets. Un grand collier ou chapelet lui pend au cou. Son église, couverte en feuilles de palmier, ressemble assez aux étables de nos colons dans les endroits nouveaux.

Sur plusieurs points, j'ai déjà eu occasion de remarquer que ces climats chauds sont aux antipodes des nôtres, surtout en fait de plantes ; chez nous les plantes herbacées sont toutes de très petite taille, ici on en voit, comme les bananiers, qui atteignent jusqu'à 18 et 20 pieds ; chez nous les fougères sont toutes herbacées, ici elles prennent la taille des arbres ; nulle monocotylédone chez nous n'est à tige ligneuse, ici elles forment de grands arbres, etc., etc.

Voici que nous voyons dans un pacage, près du chemin, un nouvel exemple de ces contrastes. Ce sont des sous-arbrisseaux, de la taille des pieds de ronce, portant même comme eux des épines, tout couverts d'oranges du plus vif éclat. Je dis oranges, par ressemblance surtout de la couleur et le volume du fruit. Nous envoyons notre cocher en chercher quelques uns de ces fruits, ils sont à peau lisse, résistante, comme des petites citrouilles en forme de poires, ils portent au gros bout 3, 4 ou 5 protubérances qu'on dirait destinées servir de pieds pour se tenir debout. J'en ouvre un, il est tout rempli d'un amas de petites graines brunes semblables à des graines de rave. Notre cocher nous dit qu'il est vénéneux, on pourrait en douter, cependant les animaux ne l'attaquent pas ; un massif de ces sous-arbrisseaux, tout chargés de leurs fruits d'or, tout près du chemin, offrait un coup d'œil magnifique aux passants, et paraissait totalement intact, quoique perdu dans un pacage. Il peut en être de cette plante comme de bien d'autres sujets dans la nature chez lesquels la beauté l'emporte sur les qualités ; de l'éclat, de l'apparence, et rien au delà. Quel est ce fruit ? je l'ignore ; n'ayant pu m'en procurer des fleurs pour l'étudier botaniquement.

Nous passons dans une rue où nous pouvions admirer, dans le parterre d'une résidence, deux palmiers de Madagascar, *Ravanelia Madagascariensis*, ou arbres du-voyageur dont j'ai déjà parlé, mais d'un port et d'une régularité tout-à-fait exceptionnels. Les feuilles alternes, régulièrement placées de chaque côté du tronc, sont si étroitement serrées les unes contre les autres, qu'elles forment un immense éventail aplati de chaque côté d'une tige colossale.

Revenu à ma chambre, je dépose mes coquilles dans un coin de la véranda pour les faire sécher ; mais ne voilà-t-il pas qu'après quelques minutes elles se mettent toutes à marcher ? Allons, me dis-je, quel diable peut ainsi les promener, car elles étaient bien mortes certainement ? En examinant plus atten-

tivement, je reconnais que ce n'est pas en effet l'animal de la coquille qui se meut, mais bien un intrus, un Bernard l'ermite (*Pagurus*) qui en a pris possession. Il va sans dire qu'une baignade dans l'eau bouillante, leur ôte radicalement toute envie d'ainsi vagabonder, et me permet d'extraire l'intrus de sa cachette.

Vendredi, 27 avril.—Les journaux annoncent ce matin que le prochain steamer de la ligne canadienne qui arrivera à Port-d'Espagne, est le *Ayrshire*, qui a laissé New-York le 16, et qui devra être ici dimanche soir, le 29. Unutile d'ajouter que nous l'attendons avec impatience, car bien que nous voyons tous les jours des nouveautés pleines d'intérêt pour nous, nous souffrons de l'absence de toutes nouvelles du pays, nous avons hâte d'apprendre, si, par hasard, il ne serait pas surgi quelque événement extraordinaire depuis notre départ.

J'ajouterai que quant à moi, mes désirs de naturaliste se trouvent en parrie paralysés par l'absence d'auteurs pour me permettre de me renseigner exactement sur toutes les productions naturelles que je rencontre tous les jours. Nulle flore complète, nulle zoologie de ces contrées dans les bibliothèques, ce n'est qu'après des recherches sans fin que je parviens à pouvoir connaître les noms exacts des plantes, insectes et autres animaux que je rencontre, et très souvent je n'obtiens ainsi incidemment que des noms douteux, lorsque je n'échoue pas complètement.

Je vais avec M. Huart faire, ce matin, une étude sur un champ nouveau, le marché.

Quelle mosaïque de figures, de costumes et d'allures! et quel langage aussi, car partout ne retentit à nos oreilles que le patois, et ce patois ainsi entendu *ex-parte* pour ainsi dire, nous n'en comprenons encore rien.

Le plus grand nombre des vendeurs sont des femmes; bien qu'il y ait des tables au milieu pour l'exposition des pro-

duits, la plupart sont assises par terre, ayant leurs effets à côté d'elles, et très souvent des bébés nus sur leurs genoux ou accrochés à leurs épaules. Les femmes coolis paraissent l'emporter par le nombre. Petites, grassettes, aux yeux vifs, aux mouvements précipités, nous les voyons presque toutes brillamment enharnachées, je veux dire parées de nombreux ornements plus ou moins riches, bracelets aux bras, aux jambes, pendeloques aux narines, aux oreilles, à la bouche etc., quelques unes ont en outre, les bras et la poitrine tatoués, mais il va sans dire que le bleu sur un tel fond si sombre n'est que médiocrement apparent. Les musulmanes en Orient qu'on rencontre partout voilées, en Egypte, en Syrie, en Palestine, paraissent avoir soin surtout de se cacher la bouche, et je remarque que les tatouages des coolis sont aussi, le plus souvent, destinés à orner cette partie de la figure humaine. La bouche, cet orifice d'où découle, d'après le philosophe grec, et les meilleures et les plus mauvaises choses, n'est-elle pas en effet le miroir le plus fidèle des sentiments de l'âme ? La bouche parle, même sans émettre des sons ; vous y lisez la joie, la tristesse, la mauvaise humeur, le dédain etc., par sa seule inspection.

Le dîner ne nous voit d'ordinaire au réfectoire dominicain que le vendredi, car ce jour là, nous sommes astreints au maigre comme les religieux. Mais pour moi, c'est tout un régal que ce dîner maigre du vendredi, par la tortue qu'on nous y sert. Ce n'est ni le poulet, ni le dinde qui l'emportent dans mon goût sur le délicieux amphibie ; et ici les tortues sont très communes, et de fort belle taille encore, atteignant souvent au poids de 100, 200 livres et même au delà. Voici quel était le menu de notre dîner aujourd'hui : soupe (bouillon je ne sais de quel jus avec gros morceaux de pain) ; morue salée avec huile et beurre, très bonne ; tortue, excellente ; salade, coussecouche, fromage, fruits de l'arbre à-pain confits, bananes, oranges, et vin avec glace à notre disposition. Il faut avouer que pour une fois par semaine, il faudrait être plus qu'exigeant pour ne pas se contenter d'un tel menu.

Samedi, 28 avril.—Voulant faire connaissance avec les lieux environnants, nous partons à 8½ h., M. Huart et moi, pour Arima, distance de 16 milles par chemin de fer. Nous sommes très bien accueillis par M. l'abbé Daudier, curé du lieu, qui fait même des instances pour nous retenir pendant quelques jours.

Comme Arima est une paroisse ordinaire, n'ayant qu'un village peu considérable près de l'église, j'en profite pour faire des chasses aux environs. Je prends plusieurs papillons, des sauterelles, des hémiptères, etc. Parmi les orthoptères je crus avoir pris notre criquet, *Caloptenus femur-rubrum*, quoique de plus petite taille, mais en l'examinant attentivement, j'ai vu qu'il en différait aussi par la coloration. Sa taille l'aurait rapproché de notre *C. parvus*, mais il en différait encore par la conformation de la plaque sousanale du mâle qui n'était ni tronquée, ni échancrée, mais prolongée en un cône assez pointue et recourbé ; j'ignore si cette espèce a été décrite quelque part.

Pour peu que nous voyagions dans l'île, nous allons en venir à nous croire en Canada. Les ecclésiastiques semblent être chez eux dans tous les presbytères, tant les curés se montrent empressés de nous offrir l'hospitalité et nous font les honneurs de leur maison avec une sympathie toute fraternelle.

M. l'abbé Daudier est un ancien prêtre, il a habité Saint-Domingue avant de venir ici. Il a épuisé ses vingt ans de service et aurait droit à sa pension de retraite, mais il est encore fort et veut bien continuer encore à suppléer au manque de prêtres qui se fait si vivement sentir ici.

Après le dîner je prends quelques Polistes en frais de se construire des nids au plafond de la véranda, puis je m'échappe un instant pour faire quelques chasses dans un bois tout voisin. Quatre ou cinq gamins ne manquent pas de me suivre. Le mieux habillé de la bande n'avait pour tout habit qu'une courte chemise, et s'agissait-il de s'assurer quelque chose, il n'hésitait pas à s'en servir comme d'un tablier. Mon filet-fau-

choir excitait surtout leur convoitise ; mais inflexible sur cet article, je tenais à conserver mon instrument intact.

Ce bois où je portais mes pas bordait une petite rivière ou large ruisseau ; aussitôt sous le feuillage, j'engageai les gamins à fouiller dans les feuilles mortes à la recherche de coquilles terrestres. Mais ce jeu ne leur allait pas, il leur fallait plus de mouvements. Eh ! bien leur dis-je, attrapez des cigales. Il y en avait une telle quantité qu'elles faisaient une musique des plus étourdissantes. Je remarquai toutefois que c'était sur une autre note que celles que j'avais entendues à Port-d'Espagne. C'est probablement une espèce différente, pensai-je.

Mes chasseurs partent aussitôt et je continue à remuer les feuilles. Je trouve d'abord des débris de coquilles très intéressants, tant par leur conformation que par leur coloration. Puis voilà que j'en trouve une parfaitement intacte, puis une autre vivante, puis une autre et encore une autre ; j'en prends aussi 3 autres d'espèce différente. C'étaient tous des *Bulimes*, non pas des géants comme à San-Fernando, mais de non moins intéressants, surtout par leur conformation. Les premiers étaient le *Bulimus auris-sciuri*, Guppy, et les seconds le *B. auris-leporis*.

Me relevant du sol où j'étais courbé pour remuer les feuilles, voilà que j'aperçois un fruit, de la grosseur d'un moyen melon, mais pointu à chaque extrémité, accroché au tronc d'un arbre près de moi, à environ 3 pieds de terre. Tout d'abord je crus que quelqu'un avait attaché ce fruit à cet arbre. Je m'approche, et quelle n'est pas ma surprise de constater que ce fruit était réellement produit par l'arbre même. Je le soulève, et je vois un court pédoncule qui a surgi à travers l'écorce. Il faut toujours bien, me dis-je, que je me rende compte de la nature de ce fruit, et que je voye ce qu'il recèle à son intérieur. Je le saisis et tire fortement, mais la queue résiste toujours, je le roule pour tordre cette queue, et elle cède à la fin. Prenant ce fruit de mes deux mains, je le

frappe fortement sur le tronc ; il se fendille alors et je vois tout l'intérieur rempli de rangées de grosses graines plongées dans une pulpe blanchâtre. Ces graines avaient une odeur fort agréable, mais je n'osai les goûter de crainte d'avoir affaire à quelque fruit vénéneux ; d'ailleurs tout le fruit quoique de belle apparence n'offrait rien de bien appétissant.

Allons, me dis-je, encore un écart de dame nature, voici que les fruits au lieu de naître à l'extrémité des rameaux où sont les fleurs, vont surgir à travers l'écorce même du tronc.

J'examine les autres arbres à l'entour, et je vois en effet des fleurs, des fruits plus ou moins avancés, suspendus au tronc, aux grosses branches, et même à des racines hors de terre. Les fleurs, très petites, sont par bouquets de 4 à 5 et d'un beau rose vif.

Comme je reprenais le chemin, fier de mes captures et étonné de mes découvertes, voilà que mes gamins s'en viennent tout triomphants m'apporter les cigales qu'ils avaient prises, 3 superbes *Cicada gigas*, intactes celles-ci, et deux autres plus petites, à ailes étendues presque horizontalement.

Revenu au presbytère, je raconte au curé et à M. Huart mon étonnement à la découverte que j'avais faite, d'un arbre rapportant des melons et ceux-ci surgissant à travers l'écorce de son tronc.

— Mais oui, dit M. Daudier, c'est ma plantation de cacao.

— Pardonnez, ce n'est pas dans un champ que j'ai vu cela, mais dans le bois, en pleine forêt.

— Près de la petite rivière, n'est-ce pas ? Précisément mon champ de cacao, qui me donne d'excellents revenus.

— Mais ces cacaos vous ne les plantez pas en pleine forêt, je suppose ? C'est au milieu de grands arbres que j'ai vu ceux-là.

— Parfaitement ; nous plantons les cacaos souvent dans des champs, mais comme il leur faut de l'ombre, nous plantons

par-ci par-là des Immortels, qui croissent très vite et s'élèvent à une grande hauteur, de sorte que, après quelques années, le tout ressemble à une forêt tout à fait inculte.

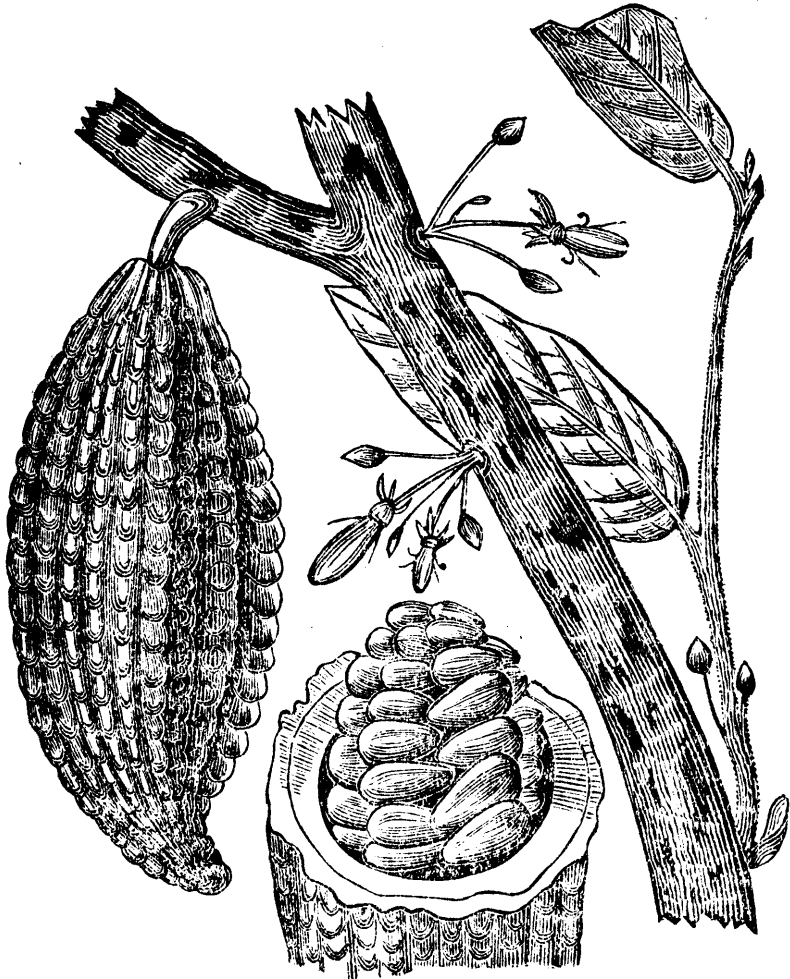


Fig. 15.

Nous logeons 900 pieds de cacao dans un arpent, et on estime d'ordinaire à 20 cents le produit annuel de chaque arbre,

Fig. 15—Le Cacao, *Theobroma cacao*.

ce qui fait \$180 par arpent sans aucun frais de culture ; comme vous le voyez, ce n'est pas un rendement à dédaigner.

Le Cacao, *Theobroma cacao* (fig. 15) est un petit arbre de 12 à 15 pieds, de la famille des Byttneriacées, et les Immortels qu'on plante pour lui donner de l'ombrage sont des *Erythrina*, de la famille des Légumineuses, ces arbres croissent très vite et viennent très grands.

Le Bulime oreille-d'écureuil, dont je pris trois spécimens sous les feuilles, en bon état, est une superbe coquille de 1.40 pouce de longueur, à ouverture ovale, aussi longue que la spire, ombiliquée, à lèvre réfléchie, la columelle dont la callosité s'efface dans la partie supérieure, porte un gros pli en forme de dent aplatie dans le bas ; variable dans sa coloration, cette coquille est tantôt d'un blanc jaunâtre avec l'extrémité de la spire un peu plus sombre et laissant voir des stries obliques plus claires bien prononcées, et tantôt d'un beau rose sur fond de corne, avec la columelle noire et des stries pâles obliques, irrégulières et irrégulièrement distribuées, dans l'une et dans l'autre la lèvre avec l'extrémité de la dent sont d'un blanc pur, brillant.

Parmi les insectes capturés, je remarquai un très intéressant hémiptère, c'est le *Rhaphirhinus phosphoreus*, Linné, c'est une espèce de Tettigone avec la tête prolongée en un filet grêle qui se recourbe en dessus.

Mais voici qu'on vient demander M. le curé pour un enfant qui venait de se faire piquer par un scorpion. M. le curé s'y rend aussitôt, et nous avons hâte de savoir quelle issue aura eue l'accident. "Ce ne sera rien de grave, nous dit le curé en arrivant, l'enfant, âgé de 7 ans, a vomi, et dès lors il est sauvé."

—Mais est-ce que la piqûre d'un scorpion peut causer la mort ?

—Pas aux adultes ; mais des enfants faibles y ont quelquefois succombé. Je dois dire toutefois qu'il est assez rare que l'on se fasse ainsi piquer par ces bestioles.

J'ajouterai que malgré toutes mes recherches sous les

feuilles, les copeaux, les écorces, je n'ai pu rencontrer un seul scorpion à Trinidad.

Comme je remarquais une grosse masse noire dans l'un des boullins du mur de l'église que l'on n'avait pas rempli à l'extérieur, je demande au curé ce que cela pouvait être.

—C'est un nid de petites guêpes noires qui ne piquent pas, répondit-il ; plusieurs fois je l'ai détruit, et elles l'ont aussitôt reconstruit. Vous allez en prendre tant que vous voudrez, ajouta-t-il, et prenant une gaule, il fit tomber par terre une bonne partie du nid. Dans un instant nous sommes couverts de ces petites abeilles noires, que je reconnus être les mêmes que celles que j'avais observées sur les bananiers à Port-d'Espagne. Ce sont des *Mélipones*, très communes surtout au Brésil ; elles fabriquent un miel noirâtre que les gens du pays tiennent en grande estime. J'en distinguai deux espèces différentes, et les ayant trouvées différant toutes deux des descriptions des auteurs, je leur imposai les noms de *Melipona Trinidadensis* et *M. paupera* ; elles construisent leurs nids de terre qu'elles agglutinent au moyen d'une liqueur qu'elles produisent.

M. le curé voulut bien faire amener sa voiture pour nous conduire lui-même à la station, et à 5 h. nous entrons dans nos chambres, enchantés de notre excursion, et tout triomphants de nos nouvelles conquêtes.

Nous voyons au souper M. l'abbé Rouillet qui s'en retourne en Europe vivre de sa pension de retraite que ses services de vingt ans lui assurent. Le R. P. Mannès doit partir en même temps que lui. Ce Père emporte une superbe peau de Boa anaconda, ne mesurant pas moins de 22 pieds de longueur, sur une largeur de 2 pieds. Malheureusement elle a été gâtée comme spécimen pour un musée, elle manque de sa tête, et ne peut par conséquent être montée.

Dimanche, 29 avril.—Je vais, comme le dimanche précédent, célébrer à 6 h. à l'église du Rosaire, où je donne la sainte communion à plus de 100 personnes ; je remarque que dans le

nombre il y a plus de personnes blanches que d'ordinaire. Les blancs forment à peu près ici le 15e de la population totale. Je suis toujours édifié de la bonne tenue qu'on observe à l'église ; l'extérieur seul des assistants dénote que ce n'est pas à un exercice ordinaire qu'ils prennent part.

Vers les 3h. nous allons présenter nos excuses au Dr Lota pour avoir fait défaut à son invitation de dîner le dimanche précédent. " Et moi, dit le Dr, qui avais fait mettre à la broche des pintades pour vous régaler !" Cependant il accepte nos excuses et nous reçoit fort courtoisement. Il nous montre le portrait de sa fille qui est religieuse à Lyon, et nous présente ses petits enfants qui ne parlent que le patois et ne peuvent nous comprendre.

La maison du Dr qui est en retraite sur la rue est précédée d'un parterre où s'étalent un grand nombre de plantes tropicales des plus intéressantes. Je remarque surtout près de la barrière, deux énormes cierges, *Cereus*, d'au moins 25 pieds de hauteur avec des boutons à fleur au sommet.

Lundi, 30 avril, — Nous avons grande-hâte de savoir ce matin si notre vaisseau est arrivé, aussi dès les 8h. je me rends au bureau de la compagnie avec M. Huart ; mais quel désappointement ! Oui ! le *Ayrshire* est arrivé, et doit repartir à 3½ h. cet après midi, mais il ne prend pas de passagers. Comme c'est un vaisseau loué pour ce voyage seulement, et qui n'appartient pas à la compagnie, il n'est pas aménagé pour le transport des passagers. " Vous ne pourrez retourner, nous dit l'agent, que par le *Bermuda*, qui a laissé New-York le 26 et qui ne sera ici que le 5 ou 6 mai."

C'est donc encore huit jours qu'il nous faudra attendre, si du moins nous pouvons avoir par ce steamer des lettres du Canada ? Mais le facteur de la poste arrive, et rien encore. Nous commençons à croire que le service de la poste est très mal fait quelque part par cette ligne, on s'en plaint partout.

Mardi, 1er mai. — Ce matin je dis la messe à 5 h. pour aller aussitôt après au pèlerinage de N. D. de Laventille, sur

une colline du voisinage. C'est une course d'environ un mille. La voiture vient nous conduire, le P. Siméon, M. Huart et moi jusqu'au pied de la colline, qui est assez élevée et fort raide ; nous continuons à pied jusqu'au sommet où se trouve la chapelle. Le P. Hilaire était parti avant nous pour y célébrer la sainte messe et faire une exhortation aux nombreux assistants qui ne manquent jamais de s'y rendre.

Nous venions à peine de laisser la voiture que nous voyons un homme à sa porte occupé à fendre une buche ; “ je parie dit le P. Siméon, que c'est un tronc de palmier qu'il débite là pour y cueillir le ver palmiste.” Nous nous approchons, et de fait, c'était une cueillette de ces vers que l'on opérait. La buche pouvait avoir environ 4 pieds de long, et à chaque éclat que la hache faisait partir, pas moins de 10 à 12 vers se trouvaient à découvert. Une jeune fille les recueillait aussitôt dans une tasse à thé. Une tasse de ces vers se vend jusqu'à \$1, car c'est un met de gourmet fort apprécié de tout le monde.

Ces vers que tout étranger hésiterait un moment à déguster, ont certainement une superbe apparence ; de la grosseur du petit doigt, ils mesurent plus de deux pouces de longueur ; d'un beau blanc jaunâtre sans aucune tache, ils paraissent véritablement succulents. On sait que ces vers sont les larves d'une curculionide, la *Calandra palmarum*, Fabr.

Comme toutes les larves des coléoptères, ils portent 6 petites pattes, à peine perceptibles, à leur partie antérieure. Mais ce qui m'étonne vivement c'est la taille qui les distingue ; il n'y a véritablement pas de proportion entre cette larve et son insecte parfait. Après cette inspection, nous continuons notre route, et nous atteignons la chapelle où le Père Hilaire, ayant terminé sa messe, en était à l'instruction.

La chapelle était toute remplie de pieux pèlerins, parmi lesquels nous avons le plaisir de renouveler connaissance avec Mad. Parrock que nous avons connue à bord du *Muriel*, en venant de la Guadeloupe à Trinidad.

Fatigués par la marche, nous acceptons volontiers un verre de vin et une tasse de café pour tenir compagnie au P. Hilaire, et pour nous tenir lieu de second déjeuner.

Située à l'Est de la ville, Laventille par son élévation et son isolement est sans contredit le point de vue le plus pittoresque de tous les environs. La colline toute couverte de bois, est très escarpée du côté de la ville, et permet une vue libre sur presque tout l'horizon.

Une maison rustique, ombragée par un énorme citronnier chargé de fruits, sert de résidence à un gardien qui veille à la bonne tenue de la chapelle.

Mais je laisse M. Huart bourrer sa pipe pour faire des spirales de fumée tout en s'exerçant aux calembourgs avec les Pères Hilaire et Siméon, et je m'en vais chasser dans les taillis du voisinage. Je prends plusieurs beaux papillons, mais ce qui m'intéresse le plus, c'est une toute petite coquille, à spire irrégulière et comme désarticulée que je trouve sur le sol. Je crois d'abord avoir affaire à une difformité accidentelle, mais voici que j'en trouve 2, 3 et plus, toutes semblables. Je me rappelai alors la description et les figures du *Streptaxis* que j'avais vues dans les auteurs. C'est le *Streptaxis deformis*.

Le P. Siméon et M. Huart qui étaient venus me rejoindre m'appelèrent pour prendre dans mon filet un lézard riche comme je n'en avais encore jamais vu, qui tout près sur le tronc d'un arbre, semblait défier les attaques. Mais le filet était à peine levé que le vif animal avait disparu.

Mais il est déjà 11h., il faut songer au retour, et nos estomacs nous font une obligation de ne pas manquer l'heure du dîner.

Nous prenons une descente par l'autre côté de la colline, pour visiter en passant le fort Preston qui a été construit sur une pointe du rocher, dès l'établissement de la colonie, et qui est abandonné depuis longtemps, des soldats gardent ici quel-

ques pièces de canon. On nous fait remarquer tout auprès un trou dans le roc qui à en juger par le bruit que font les pierres qu'on y lance, ne doit pas avoir moins de 30 à 40 pieds de profondeur ; on dit qu'il aboutit à une caverne souterraine d'une assez grande étendue.

Ayant voulu cueillir une fleur près du sentier, je touchai à une ortie douée d'une causticité sans pareille ; pendant plus d'une demi-heure j'eus toute la main brûlante du seul attouchement de l'irritable plante.

Nous poursuivons la descente par un sentier à travers le bois. Nul air de vent, et il fait un soleil à nous rôtir debout, malgré nos ombrelles que nous tenons toujours tendues.

Parvenus sur la grande route, c'est encore pire par le macadam blanc de la voie qui nous réfléchit à la figure des rayons brûlants.

A midi sonnant nous rentrons au couvent, brûlés, cuits, épuisés, dévorés de faim et de soif. De ma vie je n'ai eu si chaud ; tout mon corps me semblait un tison ardent.

Il eut été prudent de nous reposer un peu avant que de prendre de la nourriture ; mais nous en sentons trop vivement le besoin pour attendre davantage, et nous passons de suite au réfectoire. Imaginez si le vin à la glace, la soupe, le bœuf les fruits, oranges, ananas, bananes passèrent mal leur temps.

Nous ne crûmes pas devoir entreprendre d'autres courses l'après midi, nous le consacrâmes à nous reposer. Je me contentai de faire quelques chasses dans le jardin. Nous eûmes aussi pour nous distraire la visite de M. Daudier M. Osenda, M. Alvarez curé de Maraval, et de M. Massey curé de San-Juan.

J'étais revenu tellement fatigué et échauffé de Laventille, que j'en craignais un peu les suites, malgré l'abondante transpiration que j'éprouvai tout l'après midi. Je ne pus que difficilement me livrer au sommeil durant la nuit, et deux fois je dus me lever pour me laver les pieds et les jambes afin d'apaiser l'excessive démangeaison que j'éprouvais.

Mercredi 2 mai. - M. le curé Alvarez nous ayant gracieusement invités à aller lui faire visite, le R. P. Hilaire nous propose d'y aller aujourd'hui même; c'est une nouvelle compagnie que nous allons voir, à 4 milles de la mer en arrière de Port-d'Espagne.

Comme le P. Hilaire avait à faire une courte visite au nouveau couvent qu'il fait construire pour les Carmélites près du Rosaire, il donne ordre au cocher de nous conduire d'abord au Calvaire, où se trouvent actuellement ces recluses Vénézuéliennes, compatriotes du curé que nous allons visiter, et comme lui victimes de la franc-maçonnerie qui dirigeait alors la république voisine.

Le Calvaire est une petite colline au sud-est de la ville, sur le penchant de laquelle on a érigé un chemin de la croix en plein air, et dont la maison actuelle des carmélites occupe le sommet. Les tableaux de ce chemin de la croix sont coulés en bronze. On les avait d'abord fait mouler en plâtre, mais ils étaient à peine en place, que la plupart étaient mutilés, non par des ennemis des catholiques, mais par des dévots mal inspirés dans les élans de leur dévotion. "Quoi, s'écriaient ces nègres, c'est toi infâme Pilate, qui as eu la scélératesse de condamner notre Sauveur à mort! Gare à toi!" Et les pierres de voler, lesquelles, tout en enlevant le nez de Pilate, mettaient en même temps le tableau entier en cent pièces. On fait tous les vendredis le chemin de la croix aux stations du Calvaire, et il y a toujours affluence considérable.

Le P. Hilaire qui est le directeur des Carmélites fit demander au parloir la Supérieure, qui vint avec une de ses sœurs. Nous ne fûmes pas peu surpris de voir ces deux religieuses s'agenouiller et persévérer à garder cette posture tout le temps que dura notre entretien, malgré nos invitations réitérées de s'asseoir.

(A suivre.)